

## Il était une fois un rêve

Elle ment, rien ne va. Elle reste dans sa chambre sans bouger, sans manger, sans ouvrir les yeux. Quand elle se lève, elle ne prend même pas la peine d'aller dehors. Elle marche dans son corridor et retourne se coucher. Ses amis lui rendent visite. Elle leur sourit et dit que tout va bien, elle leur fait du thé et ils mangent des biscuits secs. Ses amis savent qu'elle ment mais ils ne disent rien. Ils sourient et rentrent chez eux. Comme si tout allait bien. C'est tellement plus simple.

Elle voulait mourir. Mais c'était trop dur. Elle pensait à ses amis, à son enfant. Mais son enfant, elle l'avait tué en le mettant au monde. Ses amis lui disaient qu'elle n'y était pour rien, qu'il était trop faible. Elle l'avait senti en elle pendant si longtemps. Il bougeait, il était vivant. Elle ne lui avait pas encore donné de prénom. Il n'a toujours pas de prénom.

Elle savait que si elle disparaissait, son bébé l'attendrait. Et qu'elle devrait l'affronter. Que lui dirait-elle pour se faire pardonner ?

Il n'y avait jamais eu de père. Le sien était invisible et celui de son enfant inconnu. Mais ce n'était pas grave. Elle pouvait être les deux parents. Ses amis ne faisaient pas d'objection. Ils buvaient le thé et mangeaient les biscuits secs en souriant. Mais ils mentaient, ils avaient tous un père, une mère, une femme, un mari. Comment pouvait-elle être seule avec cet enfant ? Personne ne met au monde un enfant et ne l'élève seul. Comment aurait-il pu vivre ? Il était mort et c'était mieux. Mieux pour elle aussi. C'est ce qu'ils pensaient tous. Ils n'en souriaient pas moins, mangeant les biscuits secs en buvant leur thé. Et elle, elle se décomposait sur place, dans la petite cuisine de son petit deux-pièces. Un deux-pièces, c'est trop petit pour un bébé. Un bébé a besoin d'espace. Ils le savent mieux qu'elle, ils ont tous des bébés. Des bébés vivants.

Elle pleurait. Les larmes avaient fini par creuser sa peau laissant des marques sous ses yeux. Elle avait l'habitude de pleurer. Elle pleurait en se réveillant, puis à dix heures, puis à onze heures, puis à midi. Elle ne mangeait presque rien. À deux heures, elle pleurait encore, à trois heures elle pleurait toujours. Elle restait dans son lit. À quatre heures trente, ses amis venaient, ils ouvraient ses fenêtres, puis ils ouvraient ses volets et le soleil entra dans la pièce qui sentait le renfermé. L'air essayait de trouver une place entre les murs, mais dès qu'ils étaient partis, elle refermait les volets, puis les fenêtres.

Sur la table de la cuisine, il y avait des cartes postales, gribouillées de dessins d'enfants. Ses amis allaient à la mer, d'autres dans des chalets qu'ils louaient pour la saison d'hiver. Ils lui écrivaient que tout allait bien, qu'il faisait beau et qu'elle devrait venir se reposer au grand air l'hiver prochain. Ils savaient bien qu'elle ne viendrait jamais. Elle accrochait les cartes postales sur le mur, mais elles tombaient par terre. Quand ses amis venaient, ils les remettaient sur la table. Elle les laissait là et ne les lisait plus.

Il était une fois, dans un petit deux-pièces, une femme qui souriait. Des rires d'enfant dans ses oreilles, des caresses sur sa peau. Il était une fois, une mère et un enfant.

Demain, ils partent à la mer. Elle a promis qu'elle enverrait des cartes postales.

L'eau chuchote des mots à leurs pieds nus. La mer transpire les algues. Tout va bien. Elle tient l'enfant, elle serre le plus fort possible ses mains. Le soleil va bientôt rejoindre sa mer. Comme tous les soirs. Et comme tous les matins, elle le remettra au monde.

Ils restent sur la plage qui se refroidit. Ils regardent devant eux. Ils sourient. Tout va bien. Ils se couchent sur le sable et s'endorment.

Il est vivant, elle sent son souffle sur sa nuque. Le sable est chaud. La mer les encercle. La plage devient une île. Ils envoient des cartes postales sur lesquelles elle écrit que tout va bien. Oui, tout va bien. Elle aimerait inviter ses amis, mais c'est beaucoup trop loin. Alors, ils accrochent les cartes postales aux murs de leur cuisine et ils sourient en les lisant.

Il fait presque nuit. Elle ne se souvient plus du visage de son enfant. Elle se retourne et le regarde, mais il devient flou. Elle veut poser ses mains dessus, mais elle ne sent rien. Tout va bien se dit-elle. L'enfant se lève. Sa main lui échappe. Elle veut qu'il se retourne. Elle veut le retenir. Mais il avance en direction de la mer qui engloutit le soleil. Elle reste seule, elle n'ose pas entrer dans l'eau, elle sait qu'il l'attend. Que lui dirait-elle pour se faire pardonner ?

Il était une fois un rêve.

Plus les jours passent, plus elle sent que son enfant s'éloigne. Alors elle l'attend toutes les nuits pour devenir la mer et lui le soleil. Et toutes les nuits elle le met au monde.

Elle pensait qu'elle pourrait sourire. Que ses amis ne viendraient plus pour son thé et ses biscuits secs. Qu'elle rangerait leurs cartes postales dans une boîte. Que sa chambre serait toujours pleine de lumière et d'air. Elle pensait. Qu'elle pourrait sécher ses joues. Effacer les

traces sous ses yeux. Elle pensait qu'elle n'aurait plus peur de son enfant. Elle pensait qu'elle pourrait dire que tout va bien. Elle pensait qu'elle sortirait.

Elle reste dans sa chambre sans bouger, sans manger, sans ouvrir les yeux. Quand elle se lève, elle ne prend même pas la peine d'aller dehors. Elle marche dans son corridor et retourne se coucher.

Marine Koenig